

A PROPOS DE L'ATELIER : « QUE SIGNIFIE ETRE PSYCHANALYSTE AUJOURD'HUI ET COMMENT OPERE LA PSYCHANALYSE ? »

Romina MAROTTA

Communications lors de la journée d'été 2017

Sur papier, cet atelier avait pour ambition de travailler le livre de Gorana Bulat-Manenti « Comment fonctionne une cure analytique » tout en faisant des incursions dans « Ce qui est opérant dans la cure » de Balestriere, Godfrind, Lebrun et Malengreau. Nous avons prévu également de découvrir lors de notre première séance, l'ouvrage de Chemama, Lacôte-Destribats et Vandermersch « Le métier de psychanalyste ».

Ces six matinées ne se sont pas passées comme prévu ! Notre gourmandise a bien dû se conformer à une réalité qui voulait que parcourir un texte, et discuter autour de lui à bâtons rompus, en associant librement, prend du temps ! Tellement de temps que nous avons, pour tout vous dire, à peine pu terminer nos réflexions et commentaires sur « Le métier de psychanalyste », qui s'est révélé être un sujet de conversation intarissable ! On parle quand même de séances de près de quatre heures !

Je vais donc tenter de retracer ces moments de discussion. Bien sûr, ils ont été denses et intéressants, riches en exemples cliniques. Pour ma part, j'en sortais à la fois stimulée, enthousiaste et épuisée ! Et dans l'après-coup, je me dis que nous étions tellement habitées par ce texte que ce qui s'est passé est comme une mise en abîme du travail analytique : la théorie, c'est-à-dire ce que nous avons prévu, ne nous a pas empêchées de vivre les surprises de la clinique, c'est-à-dire ce qu'il s'est passé lors de nos rencontres.

Nous nous sommes laissé faire et nous nous sommes mises à tisser. C'est, en effet, un des sens dans lesquels il s'agit d'entendre le titre de « Le métier de psychanalyste ». Mais cela ne s'arrête pas là. Ce titre, construit autour du terme de « métier », donne à penser quelques petites remarques introductives justifiant à quel point ce choix est judicieux.

D'après le site Larousse.fr, « métier » provient peut-être de l'influence du latin « mysterium », c'est-à-dire mystère, sur le latin « misterium » ou « ministerium » qui signifie office. Cette origine fait, pour moi, écho avec l'expression de Lacôte qui définit le métier du psychanalyste comme celui d'un « passeur de déchiffrable »¹ au sens de quelqu'un qui rend possible le déchiffrement du désir, affaire mystérieuse par excellence !

Enfin, toujours sur ce site internet, ils expliquent, entre autres, que le métier est une activité sociale définie par son objet et ses techniques mais aussi qu'il s'agit d'une profession exigeant de l'apprentissage et de l'expérience et entrant dans un cadre légal. Ils exemplifient ce dernier point par la phrase « on sort des universités sans métier ». Impossible alors, pour moi, de ne pas penser aux dégâts et influences sur notre pratique de la Loi De Block mais aussi, au passage² écrit par Bernard Vandermersch qui insiste sur l'importance de se déprendre de toute maîtrise du savoir.

Une des premières questions qui a émergé est celle de savoir à partir de quand une rencontre est analytique ou pas. Il en ressort plusieurs éléments dont la question du transfert, c'est-à-dire la place à laquelle l'analysant nous convoque mais aussi le moment où une écoute permet de recevoir une adresse. Il s'agit de supposer une certaine « responsabilité » à la personne qui vient nous voir et de l'amener à repérer qu'elle y est pour quelque chose, au travers des paroles qu'elle prononce. Bien entendu, ce qui se passe dans une cure met également en jeu notre propre responsabilité. En effet, la cure est tributaire de l'engagement de l'analyste et de la façon dont il s'oriente, aussi en fonction de son expérience d'analysant. Bernard Vandermersch écrit d'ailleurs : « on devient analyste-ou pas- selon le tour que prendra sa propre cure. Or, celle-ci a eu pour moteur principal la demande de l'analysant traitée par le désir de l'analyste qui a dirigé la cure. C'est ce désir qui, dans chaque cas particulier, va en donner, en effet, la direction »³.

Et puis, il y a le choix de la théorie. Cela ne se fait pas par hasard, il s'agit d'une rencontre. D'ailleurs, récemment Didier Ledent nous rappelait : « Pas de psychanalyse sans transfert ; qu'il s'agisse de la cure ou bien de la théorie »⁴.

Ecouter avec un arrière fond freudien, lacanien ou winnicottien ne donne pas les mêmes interventions puisqu'au final, on n'entend pas nécessairement la même chose. Se pose ici la question du style, qui concerne ce qu'on entend, comment on l'entend et ce qu'on en fait. Le style ne se définit pas dès le départ mais se trouve au gré de nos lectures et de nos rencontres. Il est d'ailleurs primordial de ne pas travailler seul, mais de se laisser interpeller et de rendre compte de son travail à d'autres. Plus loin, Vandermersch raconte que, souvent, il arrive qu'un jeune analyste

¹ R. Chemama, Ch. Lacôte, B. Vandermersch, « Le métier de psychanalyste », ERES, 2016, P22.

² Idem, P58.

³ Idem, P34

⁴ éminaire des membres EA du 24 avril 2017.

se surprenne à reconnaître dans ses interventions, dans son style quelque chose qui lui rappelle son superviseur ou son analyste. Passant par-là, il se demande comment s'apprend le métier et il souligne deux conditions qui me paraissent sine qua non. L'importance de se déprendre d'une maîtrise du savoir. Si l'on sait ce que l'on cherche et l'on s'y accroche trop fort, on ne voit pas la lettre, comme la police dans la nouvelle de Poe. Chemama surenchérit en écrivant : « ...toute tentative de rabattre l'analyse sur un savoir théorique laisse échapper le plus vif des manifestations de l'inconscient. »⁵ Marc Dubois, il y a peu, disait, à propos de ce rapport particulier entre savoir et non-savoir : « Ce n'est pas avec son savoir qu'on intervient. Ce n'est pas non plus sans savoir »⁶.

Et puis, même si d'une certaine façon, le métier s'apprend, il se transmet surtout via le désir qui anime l'analyste et qui peut être très contagieux. Le transfert de travail entre collègues suscite la mise en route du tissage. L'analyste incarne une figure de l'Autre dont le désir sera interprété et par là, permettra la constitution du désir du sujet au travers de questions comme « Qu'est-ce que l'Autre me veut ? Qui suis-je pour lui ? ». Un raclement de gorge peut prendre de multiples sens en fonction de celui qui l'entend. Le désir naît à partir de l'Autre et l'analysant peut en retrouver le chemin en reprenant la question de ce que cet Autre lui veut dans les rencontres avec son analyste. Par exemple, il arrive que l'éclosion d'un désir passe par des récriminations où l'analysant postule qu'il s'agit d'idées de son analyste plutôt que des siennes. Quelque chose de son désir s'énonce alors mais dans la négation. L'analysant qui devient psychanalyste n'échappe pas à cette trame, à ce cheminement du désir comme désir de l'Autre. Il ne suffit pas de s'appuyer sur une théorie pour devenir, ou rester, analyste. Chemama précise d'ailleurs que si l'analyste ne comptait que sur sa propre théorie, il en serait trop prévisible et du coup, il ne s'agirait plus pour l'analysant de parcourir le chemin de son désir mais de se conformer (ou de rompre) à la demande d'un Autre incarné. L'analyste parle et agit aussi avec son propre inconscient. Avoir une idée de ce qui est analytique, ou pas, ne peut nous faire économiser sur une définition de la psychanalyse. Les auteurs du « métier de psychanalyste » reprennent simplement la définition⁷ de la psychanalyse telle qu'elle a été écrite par Freud et où il stipule qu'il s'agit :

1. « D'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement,
2. D'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques
3. D'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique ».

⁵ R. Chemama, Ch. Lacôte, B. Vandermersch, « Le métier de psychanalyste », ERES, 2016, P84.

⁶ Séminaire des membres EA du 24 avril 2017

⁷ R. Chemama, Ch. Lacôte, B. Vandermersch, « Le métier de psychanalyste », ERES, P13 et 14.

Vandermersch met en parallèle les trois axes de cette définition avec les dimensions éthique, thérapeutique et scientifique et les trois désirs qu'elles sous-tendent, à savoir vérité, guérison et conquête de l'inconnu. Il fait également le lien avec le nœud borroméen qui unit réel, symbolique et imaginaire. Si l'utilisation de cette figure nous semblait évidente pour souligner l'interdépendance qui noue les trois éléments, les correspondances avec les trois registres nous ont paru beaucoup plus nébuleuses et sont restées en suspens... peut-être que vos commentaires pourront nous éclairer.

De façon naturelle, s'enchaîne alors le débat sur la psychanalyse et la psychothérapie. Nous pensons que ce qui fait analyse ne peut se déterminer, de toute façon, que dans l'après-coup de rencontres et que si la psychanalyse n'avait pas d'effets thérapeutiques, il y aurait longtemps qu'elle n'existerait plus!

Tout cela vient faire lien avec la loi De Block. Il s'agit de se débrouiller avec cette loi mais surtout d'être au clair avec nos pratiques, c'est-à-dire de savoir de quoi on parle, afin de défendre nos points de vue. Contrairement à ce qui est prescrit légalement, il n'y a pas de psychanalyse type. Le langage ne se réduit pas à sa valence informative. La normalisation et l'adaptation nous paraissent être un terrain glissant et dangereux. Chemama écrit d'ailleurs que, quotidiennement, le savoir analytique devient plus riche de vérités singulières, celles qui concernent d'abord et avant tout un sujet particulier. Le psychanalyste ne cherche pas la vérité mais ce qui surgit. Dans le même esprit, Lacôte utilise l'expression « passeur de déchiffrable » pour exprimer l'idée qu'il ne s'agit pas de la transmission d'un savoir mais de faire émerger des possibilités de déchiffrage du désir à partir du désir d'un autre. Collégalement, nous soulignons la difficulté que représente parfois cette position de ne rien vouloir ou savoir pour l'autre, d'entendre ses signifiants sans impulser les nôtres ; position largement éloignée des prescriptions légales de « l'Evidence Based Médecine ».

Il ne s'agit pas de confondre cela avec du désengagement mais d'être présent d'une façon particulière. D'abord, sexué et confronté à l'énigme du sexuel, l'analyste n'est jamais neutre. De plus, la présence de l'analyste n'est pas celle d'un prochain, d'un petit autre. L'analysant n'a que très peu accès à qui nous sommes comme être humain. Ensuite, l'abstention du psychanalyste est surtout une manière de permettre à la dimension de l'Autre, de l'inconscient, d'apparaître afin que le désir se distingue de la demande.

La dissymétrie des places proposée par le dispositif analytique permet que soient parcourus des espaces et des temps de transformations qui vont de la place de l'Autre à celle d'un objet qui pourra être rejeté suite à une chaîne signifiante qui trouvera sens chez l'analysant.

Dans toute cure, les moments varient : il peut aussi s'agir, par exemple, de soutien, d'accompagnement attaché aux réalités de la vie ou de temps où il ne faut rien lâcher de la parole.

Il est important de ne pas oublier que notre démarche, toute opaque qu'elle puisse être, trouvera son sens dans les surprises que peuvent dire ou montrer nos patients. Ce qui peut faire la différence est comment ce qui s'est dit, ou ce qui a été entendu, peut être repris dans un autre temps. Ainsi, rencontrer régulièrement une personne qui se dit analyste, ou bien la qualifier de telle, est un peu court pour parler de cure. Il ne s'agit pas de suivre un protocole ou les conseils proposés par un superviseur, souligne Vandermersch, en mettant en exergue l'énoncé de Lacan « l'analyste ne s'autorise que de lui-même... ».

s'approprier et d'élaborer la continuité inconsciente de ses dires, mot à mot, phrase après phrase en se soutenant de la régularité des séances. D'ailleurs, Chemama précise que l'on parle d'analysant, et non d'analysé, tout simplement pour mettre en exergue que l'on parle d'acteur et non d'objet.

C'est le plan des rapports du sujet au langage qui est décisif. Il s'agit, lors des premières séances, d'anticiper afin de faire sortir l'analysant de ce qu'il installe comme limite de sa compréhension. Grâce à notre anticipation, par le biais d'un jeu de mots, par exemple, on peut attendre que le sujet, revenant sur ce qu'il a dit puisse l'entendre autrement. Ainsi, par cette dimension de l'après-coup, s'installe, et se vit, l'idée de l'inconscient et des rapports entre savoir et non-savoir.

Et puis, il y a aussi cette particularité de la libre association et de son pendant technique qui est l'attention également flottante de l'analyste. Il s'agit, somme toute, d'apprendre à ne pas savoir d'avance, d'apprendre à être prêt pour la surprise et de faire confiance au travail inconscient du patient. On travaille avec son inconscient en postulant que tout est d'égale importance et on s'efface. Lacan parlait de « se laisser faire », Freud de « louer son psychisme ».

Par ce biais, nous revenons doucement à la question du transfert.

question de la part qu'il prend dans les plaintes qu'il émet. Mais cela est insuffisant. En fait, il s'agit aussi que l'analysant introduise l'analyste dans son fonctionnement psychique et qu'il lui suppose un savoir. Cela peut transparaître, par exemple, lorsqu'émerge un rêve dans lequel il y a une allusion aux séances. Cela est alors le signe que les questions du sujet de l'inconscient se déploient dans la cure. De plus, le rêve, qui ne s'est pas produit en séance, laisse penser que le travail d'élaboration s'est mis en route. Vandermersch voit, à ce moment-là, le signe qu'il est temps de proposer le divan comme une façon de souligner qu'il ne s'agit pas, ici, d'analyser la réalité quotidienne.

Daniel Bonnetti, dans un texte qu'il a écrit en juin 1989, parle du transfert d'une jolie façon. Il souligne d'abord que dans « L'interprétation des rêves », les concepts de transfert et d'énergie sont liés. Je le cite : « Il s'agit là d'une conception du transfert envisagé du point de vue de la

dynamique intra-psychique, au sens où l'énergie d'investissement - c'est-à-dire une certaine quantité d'excitation attachée à une représentation-but - peut se transférer par voies associatives d'une représentation à d'autres suivant que certaines d'entre elles sont plus ou moins frappées de refoulement.

C'est très clairement exprimé ici que c'est le fait du désir inconscient qui procure à ces représentations l'énergie transférable »⁸. Plus tard, Freud va passer du plan intrapsychique au plan inter-psychique. Pour Daniel Bonetti, la cure analytique permet que ce processus se concrétise puisque la personne de l'analyste se substitue à la représentation-but intra-psychique. C'est à ce moment-là que, pour lui, le transfert ne s'envisage plus comme un verbe mais comme un opérateur. La représentation s'exteriorise dans la cure et les tendances pulsionnelles du sujet viennent s'adresser dans l'Autre, représenté par l'analyste dans le contexte artificiel qu'il crée. Reprenant tour à tour Lacan et Kristeva, Bonetti précise alors que si l'Autre est supposé savoir, il est encore, plus fondamentalement, supposé aimer. Naturellement, l'infans dépend du bon vouloir de L'Autre. Nous sommes revenus à ce « Que me veut-il ? ».

La réponse à cette question, il est fort important de la laisser ouverte. D'abord, il s'agit d'être attentif et de pouvoir remettre sur le métier nos paroles, interventions heureuses qui pourraient, plus tard, à un autre moment, se montrer nocives. Par exemple, une interprétation constamment produite en référence à l'Œdipe ou à la sexualité est une démarche simplificatrice qui pourrait faire tourner à vide le travail. Ne jamais laisser les choses trop fermées, laisser les questions ouvertes, cela peut déjà avoir un effet. Dans le fond, l'idée n'est pas de comprendre, de donner un sens mais surtout d'entendre de quoi ça parle. Finalement, comme le précise Vandermersch, cela suppose de toucher le sujet du désir, au-delà de la personne qui parle, par l'intervention qu'on adresse. Ce qui est intéressant, ce sont les effets que peut produire une interprétation parce qu'elle peut changer l'orientation de ce que dit l'analysant et avoir de réelles conséquences pour lui. Par exemple, une intervention, lorsqu'elle se met bien, du côté de l'équivoque, permet de souligner la pluralité du langage, exemplifie le fameux « on ne sait pas ce qu'on dit, on ne sait pas ce qu'on entend » et par là ouvre tout un champ de possibles qui permettra dans le meilleur des cas d'accéder au texte concis des signifiants premiers qui ont orientés, à son insu, le destin du sujet.

La question du diagnostic rejoint ces considérations car comme le dit Lacôte : « Un diagnostic sur la structure n'invalide pas l'attention à une parole »⁹. En effet, par ces temps du D.S.M. roi, où les repères intrapsychiques manquent, la tentation semble forte pour certains de s'arrêter à ce qui n'est plus une hypothèse mais ressemble à une certitude.

⁸ D. Bonetti, « Chemin d'écritures. Recueil d'articles de Daniel Bonetti », Polimnia Digital Edition, Rimini 2016, P 36.

⁹ R. Chemama, Ch. Lacôte, B. Vandermersch, « Le métier de psychanalyste », ERES, P90.

Alors, même si la question du diagnostic est une question importante, susceptible d'orienter notre écoute et de nous faire entrevoir comment aborder telle ou telle personne, il me paraît important de garder l'esprit ouvert et de ne pas y enfermer le patient pour que d'autres possibles existent, au moins en germe.

Je pense à Elio, un jeune homme que j'ai rencontré dans le service de psychiatrie où je travaille. Lors des premières hospitalisations, il était vraiment difficile de ne pas penser à la psychose à son contact, juste à le croiser dans les couloirs : il « flottait » littéralement ! ... Alors, en entretien, je ne vous dis pas ! Et puis, un jour, il s'est laissé tomber d'une fenêtre : à sa façon, il a sauté... Et je crois que cet acte était pour lui une question de survie, au moins psychique. Bien plus tard, il pouvait en dire des choses et, notamment, qu'il s'agissait pour lui, d'envoyer un message à ces gens qui l'avaient catalogué comme un con et laissé en enseignement spécial. Elio souhaitait leur faire savoir les répercussions d'une idée de l'enfant sur un enfant... Acting out ? Passage à l'acte ? Psychose ? Processus adolescent en marche ? Pour Elio, comme pour beaucoup d'autres, il me semble prématuré et néfaste de clôturer la question.

Que peut-on attendre de tout cela ? Eh bien, tout cela, le fil de ces mots, de ce temps, de ces séances permet d'espérer que le sujet repère à quelle place il s'est inscrit dans son histoire familiale, ou pour le dire autrement, dans quel fantasme il se trouve pris, à son insu. Chemama, quant à lui, espère que son analysant soit un peu moins égaré.

Le symptôme ne va pas disparaître, mais on peut espérer qu'il soit moins douloureux, moins tyrannique et qu'il trouve une autre modalité d'expression. L'articulation fantasmatique va subsister mais en repérant l'objet principal qui met en tension, en repérant la place à laquelle l'Autre nous appelle, cela pourrait permettre de désamorcer la compulsion de répétition et d'être un peu moins dupe. Ensuite, il est possible que le sujet puisse affronter la part hors sens des signifiants qui le poussent. Là se trouve, entre autre, la finalité du travail avec l'équivoque. Lorsqu'elle est féconde, elle va aller contre le sens, dire qu'il s'agit peut-être d'autre chose, le relativiser, et ouvrir les choses. Par exemple, comme cet analysant de Danielle Bastien, qui, un jour, finit par entendre la question de l'héritage dans le signifiant « mériter ».

En effet, il est sage de garder en tête que l'interprétation a un prix et que s'il y a trop « d'un sens », il n'y en a pas d'autre. Les choses se verrouillent et cela devient plus compliqué d'entendre l'autre scène. Vandermersch écrit à ce propos : « Il n'y a pas de « dernier mot » mais il y a des énoncés plus ou moins consistants. C'est le cas de l'interprétation qui pourtant ne « dit » pas grand-chose de sensé mais peut - si sa forme s'insère bien dans la faille - ouvrir la tenaille par laquelle le symptôme piège l'objet « a » dans sa pénible jouissance »¹⁰. Soudain, quelque chose prend la place de

¹⁰ Idem, P103.

l'élément manquant qui donne au symptôme son aspect énigmatique mais il serait illusoire, souligne Vandermersch, de penser que le manque structural du code de la langue puisse être comblé.

Freud définit le travail de la psychanalyse par sa célèbre phrase « Là où c'était, je dois advenir » nous rappelle Vandermersch. Elle parle de l'emballage de la nature par la culture et cela me plait.

Ceci dit, l'adaptation a une face qui, par les temps qui courent, pourrait m'inquiéter. C'est ce qui arrive, oh horreur (!), aux adeptes de Negan, dans la série « The Walking Dead »¹¹. Lorsqu'on leur demande qui ils sont, invariablement, ils répondent « Je suis Negan ! ». Il s'agit pour eux d'une question de survie où la question du sujet disparaît.

traduire par l'idée qui dit qu'on est pas obligé d'être qui on croit qu'on est !

¹¹ Série Américaine créée par Frank Darabont et Robert Kirkmann à partir de leur bande dessinée, diffusée depuis 2010 aux U.S.A.